

un couvert de plus

Sonia Ristic

Paris, neuf heures du matin. Alors que la ville se réveille à peine, le marché du quartier du Marais est en agitation depuis plusieurs heures. Madame Goldstein remonte la rue de Bretagne pour la quatrième fois. Le filet de courses, vide, se balance à son bras.

Faire les courses, comme chaque matin. Ensuite, nourrir les chats, Einstein et Freud, regarder le feuilleton à la télévision avant de faire à manger. S'asseoir devant son assiette, alors que la place en face est vide, un seul couvert, une seule serviette. Débarrasser, faire la vaisselle, s'allonger avec Agatha Christie, dormir un peu. Puis ressortir, arpenter à nouveau la rue de Bretagne, rejoindre la rue des Rosiers, échanger des politesses avec les commerçants, aller voir ses amies qui lui raconteront les derniers potins du quartier, pour revenir vers son couvert unique, vers Einstein et Freud, vers ses téléfilms.

Avec Simon, son mari, la vie était différente. Les jours se suivaient, mais ne se ressemblaient pas. Curieux de tout, ouvert, passionné, il a toujours su apporter un grain de folie et un peu de magie à leur quotidien. Il n'y avait que la joie de vivre de Simon pour atténuer la constante mauvaise humeur de Madame Goldstein, que ses facéties pour la dérider, que sa douceur pour la détendre. Elle l'a tant aimé, son Simon. Avec lui, la vie a chanté tous les jours. Maudit cancer – pense-t-elle. Son absence était toujours aussi douloureuse, sept ans après.

Elle déteste la monotonie qui s'est emparée de sa vie depuis la mort de son époux. Ses amies ne comprennent pas. À soixante-dix ans, on ne peut pas vivre autrement. C'est la vie, c'est ainsi que ça se passe, c'est la volonté de Dieu. On vit, on vieillit, la mort emporte nos proches, mais restent les enfants, les petits-enfants, la joie de leurs visites, avant que sonne notre heure.

La joie de leurs visites... Faites-moi rire – pense Madame Goldstein. Elle aime ses enfants mais... David court le monde et ne revient que rarement. Il ramène des masques africains que Madame Goldstein cache au fond du placard et des contes qui l'ennuient et qu'elle oublie aussitôt. Simon adorait ces histoires, il se réjouissait des visites de leur fils. Madame Goldstein ne comprend pas la vie de son enfant. Il devrait être marié et avoir une «vraie» famille, une «vraie» vie. Rachel vient régulièrement

pour le Sabbat. Luc, son mari, est un *Goy*, adorable – ceci dit, mais il ne peut pas remplacer Simon pour la prière. Et les enfants font tellement de remue-ménage, que la semaine lui suffit à peine pour se remettre. Elle aime ses enfants, vraiment, c'est juste qu'elle ne les comprend pas. Elle aurait voulu une famille comme celle dans laquelle elle avait grandi, là-bas, il y a si longtemps.

Là-bas, avant, on respectait les traditions, on faisait des mariages convenables, on avait des règles de vie. Puis le monde s'est enflammé et depuis, plus rien n'a jamais été pareil.

Madame Goldstein remonte la rue pour la cinquième fois, sans toujours se résoudre à faire les courses. Demain, c'est Yom Kippour et toute la *horde sauvage*, comme les appelait tendrement Simon, va fondre dans le petit appartement des Goldstein. Même David avait appelé pour dire qu'il serait là. Déjà que Rachel n'avait pas cru nécessaire d'épouser un des leurs et comme si cela n'était pas un affront suffisant, David ramenait «une tribu de noirs».

La fin du monde: un vrai zoo pour le Grand Pardon! D'ailleurs, ça aussi, c'était une bonne blague, le Grand Pardon – pensait Madame Goldstein depuis quelque temps, depuis la mort de Simon précisément. Il y a des choses qu'elle n'avait jamais réussi à pardonner. Elle avait pourtant essayé. Des années durant, elle avait écouté la douce voix de Simon lui parler du pardon, de l'espoir, de l'avenir, mais au fond d'elle, elle n'y était jamais arrivée.

Qu'est devenu ce monde, mon Dieu, expliquez-moi. Elle avait demandé la même chose au Rabbin, mais c'était un *schmokeke* incapable de lui répondre.

Fatiguée de marcher, fatiguée de penser, elle alla s'asseoir dans le square de la Mairie. Des vieux Chinois exécutaient leur gymnastique matinale. Ils esquissaient des mouvements étranges, mais gracieux, au ralenti... Elle se mit à pleurer. Elle ne le comprit pas tout de suite. Elle n'avait pas pleuré depuis plus d'un demi-siècle.

Ses dernières larmes remontaient aux premiers jours du Ghetto. Elle était en train de sangloter dans un coin après avoir vendu la bague de fiançailles de sa grand-mère pour une poignée de farine quand sa mère l'a surprise. Elle l'avait prise par les épaules et l'avait secouée. «Je t'interdis de pleurer, Hannah, tu m'entends? Je t'interdis. Tu n'as pas le droit! Je t'interdis de t'apitoyer sur notre sort. Ils ne nous verront pas souffrir, jamais! Nous ne serons pas des victimes. Nous valons mieux qu'eux. Tu m'as comprise?!»

Sa mère lui avait essuyé ses larmes et elle n'a plus jamais pleuré. Ni dans le train, ni dans les baraques. Elle n'a pas pleuré sur sa mère, ni sur son père, ni sur ses oncles et tantes. Elle n'a pas laissé couler ses larmes quand, un à un, ses frères et sœurs ne sont pas revenus des douches. Elle n'a plus jamais pleuré. Simon lui disait que c'était justement cela qui, d'une manière étrange, l'avait sauvée mais elle ne comprenait pas.

Elle remarqua le jeune homme, presque un enfant, qui s'était assis sur son banc. Il avait des cheveux hirsutes décolorés et une tenue vestimentaire débraillée. Ses traits étaient doux, féminins et elle s'aperçut que lui aussi pleurait. Dans sa main, un feuillet médical: *Centre de dépistage anonyme et gratuit.*

Ils se regardèrent longtemps puis sans réfléchir, elle ouvrit les bras et attira cet enfant contre son cœur. Quelque chose d'ancien, d'enfoui sous les couches de l'oubli, quelque chose d'abandonné dans un train, dans les flammes d'un ghetto, dans la puanteur d'une baraque, dans la neige noire de suie, quelque chose de sacrifié, d'amputé, d'arraché à son âme se réveillait par sanglots hoquetants, resurgissait, renaissait des cendres. Quelque chose qui ressemblait peut-être... vaguement, qu'est ce qu'on en sait? au pardon? à l'amour...

À Yom Kippour, il y aura un couvert de plus. Ce sera un vrai zoo. Ça aurait beaucoup plu à Simon. Il disait souvent que les miracles existent mais que seule la foi en eux pouvait les créer. Madame Goldstein aurait voulu que Simon soit là pour lui montrer, pour lui dire qu'elle avait enfin compris. Il y aura deux couverts à nouveau tous les jours et Einstein et Freud seront heureux d'avoir de la compagnie.